

Le tournant d'une carrière

Birdman

Jérôme Delgado

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73388ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2015). Review of [Le tournant d'une carrière / *Birdman*]. *Séquences*, (294), 10–11.



Birdman

Le tournant d'une carrière

Cinéaste des histoires croisées et complexes, Alejandro González Iñárritu propose un premier récit linéaire qui avance (presque) sans reculer et enchaîne davantage les plans-séquences que les coupes brutales. Pourtant, **Birdman or (The Unexpected Virtue of Ignorance)** – comme son titre à deux temps l'énonce – est un film à plusieurs couches. L'auteur de **Babel** fait encore du (grand) Iñárritu.

JÉRÔME DELGADO

On dit souvent que les grands artistes sont ceux capables de se renouveler, de passer d'un genre à l'autre sans renier leurs principes. Cinéaste consacré, récipiendaire déjà de nombreux prix, Alejandro González Iñárritu s'affirme, avec son plus récent film, **Birdman**, comme un de ceux-là. Clin d'œil à la création, dans la lignée des mises en scène abyssales des Cassavetes et autres Resnais, le cinquième long métrage d'Iñárritu est une œuvre dans l'œuvre, comme les **Opening Night** (1977) ou **Vous n'avez encore rien vu** (2012) de ses illustres prédécesseurs.

En l'espace de dix ans, entre les sorties de ses premier et quatrième longs métrages (**Amores perros**, 2000; **Biutiful**, 2010), le cinéaste mexicain s'est bâti une solide réputation de fin narrateur, un narrateur au style touffu et complexe: le fil qu'il tisse n'est jamais linéaire et jongle, sinon avec d'incessants allers-retours dans le temps, avec des mondes parallèles et la simultanéité de leurs actions.

Sa signature s'arrime aux codes du film choral. Orientée davantage vers un seul personnage central (et non une panoplie), la trame de **Biutiful** semblait quand même délaissier ce genre. Cependant, ce papa – voyant et escroc – possédait de multiples vies qui, a priori, ne se croisaient pas. L'Uxmal incarné par Javier Bardem chantait, en fin de compte, de plusieurs voix. Dans **Birdman**, la multiplicité des récits est abandonnée, en apparence, un peu plus sérieusement.

Il est clair que ce cinquième opus marque un renouveau dans cette filmographie. Le parti pris pour le récit unique,

qui demeure un drame psychologique, est accentué par la forme renouvelée du cinéaste. Contrairement à ses longs métrages précédents, construits souvent sur une suite de clips qui se succèdent brusquement, **Birdman** est animé de longs plans-séquences. La caméra, baladeuse, permet de changer constamment de décor, mais tout est si finement construit qu'on peut presque voir les trois quarts du film comme un seul plan, à la manière de **L'Arche russe** d'Alexander Sokourov.

Film réaliste, Birdman ne manque pourtant pas d'illusions. C'est le propre du grand acteur (et/ou du cinéaste): faire croire que tout est possible.

Birdman est sans doute aussi l'œuvre la moins universelle du réalisateur ou, pour être plus juste, sa plus états-unienne, très new-yorkaise, avec une langue salée et directe. Le scénario est d'ailleurs tiré d'un recueil de nouvelles de l'écrivain américain Raymond Carver. Il faut aussi préciser que l'homme ne signe plus, dans le générique, que du seul Iñárritu, son nom paternel, le González si mexicain se résumant à la simple initiale d'un *middle name* sans importance.

L'histoire se déroule dans un théâtre de Broadway, lieu de tous les espoirs pour un acteur rêvant de relancer sa carrière, d'abandonner l'écran et ses démons liés à l'image, pour vivre la scène, ses plus grandes vérités, aussi crues soient-elles.

PHOTO: L'œuvre la plus états-unienne d'Iñárritu

Michael Keaton incarne Riggan, une vedette associée au personnage masqué qu'il a longtemps tenu au cinéma. Son *Birdman* n'est pas sans rappeler le Batman que Keaton, lui-même, a personnifié au tournant des années 1990.

Loin de ses récits éclatés et sans frontières, Iñárritu fait appel ici, pour cette trame plus intimiste, au procédé de la mise en abyme. De multiples façons: à travers son personnage-acteur, par le choix de tourner avec Keaton et même par la métaphore qu'il suggère de sa propre volonté de renouveler sa pratique. L'œuvre dans l'œuvre, les questionnements du métier d'acteur, le jeu et la réalité qui se confondent: tout est beaucoup plus complexe que le laisse croire ce récit linéaire.

Plusieurs éléments sont symptomatiques de cette plongée abyssale. Les coupes de plans et les changements de temporalités prennent appui à même les décors de ce théâtre, y compris dans ses coulisses, zone tampon où l'acteur se transforme en personnage. Par des cadrages serrés et d'interminables travellings, le réalisateur invoque, en hors-champ, un monde en activité, jamais en mode pause, comme si les techniciens s'affairaient en temps réel à monter le décor sur le point de passer à l'écran.

Film réaliste, *Birdman* ne manque pourtant pas d'illusions. C'est le propre du grand acteur (et/ou du cinéaste): faire croire que tout est possible. La scène d'ouverture, qui montre un Michael Keaton en lévitation, est de cet acabit. Tout comme, vers la fin, les scènes dans les rues de Manhattan, qui s'avèrent être des escapades urbaines de deux types: les très imaginatives, tirées de la tête du personnage central – alors qu'il se revoit en homme-oiseau –, et d'autres plus terre à terre, où l'acteur en doute et en déroute se retrouve pratiquement nu. Ces fantaisies, même lorsqu'elles frôlent l'extravagance, rompent peut-être avec le ton instauré, mais elles permettent d'évoquer l'état d'un homme pris autant avec ses fantômes intérieurs qu'avec une réelle maladresse.

Au cœur de l'intrigue, et raison même du combat de réhabilitation du Riggan personnifié par Keaton, il y a la pièce de théâtre en cours de préparation, un drame où la vie réelle

et la vie jouée se superposent. À l'écran, ce sont les dernières répétitions et les avant-premières qu'on voit défiler, une manière pour Iñárritu de montrer et remonter le processus de création, de multiplier les points de vue, de replonger, une fois de plus, dans une même action jamais identique. Comme dans *Amores perros*, comme dans *21 Grams*, comme dans *Babel*: il est surtout question d'interprétation.

Fait à noter: aussi central que soit Michael Keaton, *Birdman* n'est pas un film à un acteur, à un personnage. Comme dans la vie, comme au théâtre, tout repose sur une collectivité. Parmi les autres fortes individualités mises en scène, notons le jeune rival de Riggan (sordide Edward Norton) et la passagère critique de théâtre, autre figure que doit affronter l'acteur vieillissant. Malgré les clichés qui définissent la journaliste (une solitaire bougonne jouant l'autorité, interprétée par Lindsay Duncan), ces personnages rivaux ont leur importance, ne serait-ce que comme pivots narratifs.

Dans ce renouveau qui ne fait pas table rase du passé, la musique demeure un élément essentiel à la narrativité du cinéma d'Alejandro González Iñárritu. Or, ce n'est plus le fidèle Gustavo Santaolalla qui signe la trame sonore, mais Antonio Sanchez, un batteur connu pour son travail avec Pat Metheny. Sa rythmique est des plus inspirées; balancée comme une pulsation cardiaque, elle sonne parfois essoufflée et haletante, parfois discrète, mais toujours présente, comme un signe vital que, derrière ce Birdman, se cache bel et bien un homme en chair et en os, avec un cœur et des angoisses. ► Cote: ★★★½

■ BIRDMAN OU (LES VERTUS INSOUÇONNÉES DE L'IGNORANCE) | Origine: États-Unis – Année: 2014 – Durée: 1 h 59 – Réal.: Alejandro González Iñárritu – Scén.: Alejandro González Iñárritu, Nicolás Giacobone, Alexander Dinelaris, Armando Bo, d'après *What We Talk About When We Talk About Love* de Raymond Carver – Images: Emmanuel Lubezki – Mont.: Douglas Crise, Stephen Mirrione – Mus.: Antonio Sanchez – Son: Jeremy Peirson – Dir. art.: Kevin Thompson – Cost.: Albert Wolsky – Int.: Michael Keaton (Riggan), Edward Norton (Mike), Emma Stone (Sam), Naomi Watts (Lesley), Zach Galifianakis (Jake), Andrea Riseborough (Laura), Lindsay Duncan (Tabitha) – Prod.: Alejandro González Iñárritu, John Leshner, Arnon Milchan, James W. Skotchdopole – Dist. / Contact: Searchlight.

